Marseille

Marseille : un bain d'allégresse ; Marseille : un soupçon de lumière sonore et d'air lumineux, une animation contagieuse qui nous traverse les pores pour atteindre l'esprit. Le grec de Phocée vit à côté de sa mer harmonieuse et de son rivage planté d'oliviers. Ne sont-elles pas grecques ces gaillardes jouvencelles, et ces Billitis tout juste pubères qui marchent dans la rue et vous sourient en vous laissant imaginer que l'affaire est déjà réglée ? Cette petite fille accorte qui vient de passer avec de belles dispositions pectorales et callipyges pour son âge, a la séduction de la princesse. Le premier Protis à être venu errer par ici a forcément été séduit.

Marseille possède une âme que l'on retrouve dans sa partie nouvelle comme dans sa partie ancienne. Il y a dans

ses ruelles, sur ses quais et dans ses quartiers de navigateurs, une odeur et un bouillonnement méditerranéens… Vous aimez le pittoresque ? Vous allez être servis, et, de plusieurs façons. La ville a des collines comme Rome. Son charme particulier n'a rien à voir avec celui de Paris. Vous connaissez le discours de fanfaron du marseillais. Ah, si Paris avait une Canebière… La Canebière est une grande rue très animée, avec une certaine allure de boulevard parisien, mais sans la « petite femme » ni le rastaquouère. C'est à dire, sans la petite femme très maquillée et constamment sur les nerfs, avec un vice et une grâce qui accentuent son air vénal ; je l'ai dit, des femmes, il y en a, et avec de la prestance, bien en chairs, la pupille, la taille et la cuisse joyeuses. Quant au rastaquouère, ici, il n'y a que le rastaquouère parleur, gesticulateur et poseur, encore que, à dire vrai, moi qui m'attendais à tomber, à chacun de mes pas, sur le Marius des comédies et des blagues, voire le fameux Tartarin, je n'en ai point trouvé, et pourtant, au moment de mon arrivée, M. Poincaré venait de partir,

l'enthousiasme était encore très vif dans l'atmosphère, les drapeaux et les *lampions*[1] décoraient encore les rues.

J'ai vu tout ce qu'il fallait voir à Marseille. J'ai parcouru ses nombreuses rues, une de ses promenades ombragées qui avait comme un air de ville espagnole, ses places, ses môles, ses quais, fourmillant d'hommes de toutes les races, car il n'est pas rare d'apercevoir derrière la *chilaba* et la *chechia*, sous les turbans verts, roses et blancs, les visages bronzés et bruns des hindous. Je me suis imprégné de senteurs salines, de l'odeur de marée qui s'exhale des innombrables bancs de poissons et de *coquillages* de toutes sortes, installés en plein air. J'ai mangé, bien évidemment, une authentique *bouillabaisse*[2] chez Pascal, que l'on tient aujourd'hui comme plus fameux encore que le célèbre Basso. Et si mon cher Julio Piquet découvrit dans un restaurant de Dakar un fruit de mer au nom douteux et

---

[1] Tous les mots en italiques sont dans la langue originale dans le texte.
[2] Sic

ambigu, moi, dans la typique Massalia, j'en trouvai un autre, appelé « violet » ou patate de mer qui, lui, si ce n'est son aspect, n'a rien de douteux ni d'ambigu, avec sa couleur jaune émaillée de vert, dans sa coriace valve saturée d'iode et de sel.

Je n'ai pas voulu passer par le *pont transbordeur* qui a quelque chose d'arachnoïdien ni suivre *Baedeker*[3] en prenant l'ascenseur qui monte à Notre Dame de La Garde. Mais je me suis promené sur le quai de la Fraternité, j'ai visité le vieux port, fourmillant, lui aussi, de charrettes, de portefaix et de types du genre apache, les nervis de grande renommée ; une foule portuaire venant de quartiers où, la nuit, mieux vaut laisser un policier ou l'ombre de Jean Lorrain conduire le touriste. Je suis allé à La Joliette, j'ai pris un café au Café turc, j'ai salué la statue de Puget ; je suis entré dans l'église vétuste de Saint-Victor pour voir le portrait de la Vierge dont on dit qu'il fut peint par saint

[3] Néologisme utilisant le nom de l'éditeur allemand Karl Baedeker (1801-1859), initiateur du guide touristique.

Luc. Et dans une carriole que tirait de dévouées haridelles, je suis allé – tout cela en amicale et riche compagnie – jusqu'à la plage du Prado, puis sur la Corniche, somptueux décor de bord de mer, d'où le regard embrasse la vaste étendue des flots bleus, la brochette d'îles, d'enchanteresses perspectives et, toutes proches, des *villas* au milieu des fleurs.

J'ai vu tout ce qu'il fallait voir à Marseille : j'ai fait honneur à son palais Longchamp aux vagues prétentions de Trocadéro, avec son *château d'eau*, ses animaux de pierre, ses génies et ses tritons. J'ai parcouru tout ce que l'on peut parcourir à pied, j'ai vu tout ce que l'on pouvait admirer. Et surtout, ce bel esprit de la race qui depuis le temps jadis fixe et supporte tout son prestige. Ce qu'il a de poétique n'a rien retiré à ce qu'il a de vaillant et laborieux. Ce contact par la mer avec toutes les terres du monde garde toujours la finesse dont elle a été marquée pour être porteuse et propagatrice de la grâce et de la culture helléniques.

Le don qui vous permet de jouir de la vie est un don merveilleux. Ce ne pouvait être ailleurs que dans un pays où triomphe la lumière qu'allaient arriver selon la tradition, après s'être trouvés dans l'ombre éternelle des ténèbres, Lazare le ressuscité et Marie Magdeleine qui, passa par l'amour humain avant d'atteindre l'Amour infini.

Quand la nuit s'anime, après le repas, au cours duquel vous n'omettrez jamais de faire honneur à des mets d'origine marine ou parfumés de l'ail indispensable, sainement enrichis par l'huile provençale, un ami m'invite à une virée dans le *quartier réservé*. Et vous repensez alors à certaines scènes, à des décors de Jean Lorrain, que l'on n'oubliera jamais. Vie nocturne dans un port de mer, et si cette mer est la Méditerranée, on sait déjà ce qu'il en est. C'est la pullulance de tous les vices, la continuelle fermentation des bas instincts, le plaisir bon marché au point de rendez-vous des équipages. Il ne manquera ni le bouge où pénètreront ceux qui, revenant de longs séjours extrême-orientaux, vont passer des heures d'abrutissement,

ou de rêve artificiel, en s'empoisonnant à la « touffiane », l'opium, très *mightly* et très *subtile*, mais qui, en vous faisant passer, d'après ce que l'on dit, par de vagues paradis avec comme alternatives de terribles enfers, vous mène sûrement à l'anéantissement de la volonté et à la mort, comme la cocaïne, la morphine et autres alcaloïdes démoniaques, et comme l'alcool, quoiqu'avec ce dernier dans un délai moins fulminant.

Le quartier réservé ressemble à tous les quartiers réservés des grandes cités qu'elles soient ou non maritimes, et à celui de Buenos Aires, formé par les bouges de *La Boca*. Mais aucun autre ne ressemble plus au quartier réservé de La Havane, à l'ensorceleur San Isidro – avec un certain avantage pour ce qui est du *caractère* en raison de ce susurrement du tropique –, où l'élément noir introduit ses enfers africains avec d'étranges *bambulas*, que le créole transforme en *rumbas* cantharides et en une licence qui dépasse largement les limites de l'inédit, le « porno » d'une

Terre de Feu, la *zambra* de l'ancien *ñanigo*, un coin entouré de cinq villes.

Le quartier réservé marseillais est plus illuminé et peut-être moins sordide que celui de La Havane. Évidemment, un côté pénible précède les bas quartiers du port où l'on annonce la marchandise humaine avec de brillantes enseignes illuminées par des ampoules électriques, comme les *at [t] ractions* d'une foire yanqui, ou les baraques d'une Renilly.

On y lit : « Cythère, *Rose*, *Jeannette*, etc. Une foule animée, circule, gesticule, ondule, sur la chaussée en pleine clarté. Un peu plus loin se trouvent les recluses du diable. Sur une rangée de réduits, véritables cellules, que laissent voir les lueurs de l'éclairage, on trouve les malheureuses, des rebuts féminins, d'aspects divers, de tous âges, et je dirais presque de toutes nationalités, car vous entendez que l'on s'interpelle et que l'on appelle dans plusieurs langues. Comme à La Havane. Et comme à La Havane aussi, on voit

un peu partout, se mêler à la foule des curieux ou des habitués, une bonne quantité d'agents de police disséminés et, par ailleurs, absolument nécessaires. C'est là que l'on trouve la lie de la Marseille maritime, active, laborieuse, celle de l'industrie et des transactions commerciales, celle des "forges et chantiers"[4], des constructions et du matériel naviguant, celle de la deuxième ville du pays par sa population et de l'un des plus grands ports d'où la France est en relation avec les plus lointaines régions de l'univers.

Avant de partir de la ville bruyante, je suis retourné sur la Canebière. Je remarque que son animation est contagieuse, reconstituante, stimulante. À Paris, on sent une constante inquiétude chez les gens que l'on voit, qu'ils soient hommes et femmes, un trouble spécial, même la joie paraît avoir quelque chose de nerveux et d'inquiétant. On a parfois la sensation de se déplacer dans une immense ville prise de folie collective.

---

[4] Allusion à la société des *Forges et Chantiers de la Méditerranée* fondée en 1853, avec un chantier de construction naval à La Seyne et un atelier de mécanique de forge à Marseille.

La complication sexuelle est imminente, et il semble qu'on n'a pensé à rien d'autre qu'à cela. Et que tout ne s'arrête qu'à ça. Ici, évidemment, l'atmosphère de satisfaction vitale s'impose, on va aussi vers le plaisir amoureux, mais plus naturellement, ou mieux encore, plus païennement, à la manière grecque, comme à Naples. Il n'y a pas autant de tricherie et autant de procédés artificiels ; le *gibier* est moins *faisandé*. Et puis, il y a aussi moins d'alcoolisme. On voit souvent de l'absinthe sur les tables des cafés ; mais, comme toutes les liqueurs, elle est servie dans de petits verres que le consommateur vide dans un autre plus grand pour y préparer sa potion ; je les ai souvent vus laisser la moitié de ce qu'on leur avait servi, et je n'ai jamais remarqué que quelqu'un en reprenne avec la ferme volonté de s'intoxiquer, comme à la terrasse d'un café ou d'un bar des Boulevards.

La rade avec ses phares, les docks, l'agrandissement du port, les masses des coques, les enchevêtrements des

mâtures, les amoncellements de ballots et de barriques, la forêt de cordages, un tout, qui parle des navigations, des entreprises coloniales, d'un passé naval et commercial glorieux depuis de lointaines époques, jusqu'à la libération de la Méditerranée de la piraterie barbaresque, aux relations avec l'Extrême-Orient des épices et des produits rares et à l'établissement de la prestigieuse compagnie des Indes, dont les navires porteurs de richesse ont été comme les galions de la France en expansion.

Je laisse Marseille conquis par sa vitalité et son charme de princesse du Midi. Avant de m'en aller, je dois vous révéler un secret dont vous me remercierez, si vous êtes de vrais amateurs de l'art culinaire, que vous devez, bien sûr, reconnaître comme l'un des beaux-arts. La *bouillabaisse* que vous mangez à Marseille est la seule *bouillabaisse* possible ; celle que l'on peut trouver ailleurs, en commençant par celle de Paris, même si elle est faite chez Prunier, n'est qu'une pâle imitation ou une pseudo-*bouillabaisse*… c'est que tout le secret de l'excellent poème est dans la *rascasse*, un poisson

qui dès qu'il est parti de Marseille, arrive à Paris sans toute sa fraîcheur et toute sa saveur ; et la *bouillabaisse* sans *rascasse,* c'est comme une viande grasse sans gras, ou mieux encore, comme un *civet* sans lièvre, une jeune fille sans grâce ou un œillet sans parfum. Ni plus ni moins !

C'est bien pour cela que vous tous qui voudrez savoir ce qu'est un plat illustre, qui contient le mystère d'Amphitrite et le secret des méfaits de la Vénus anadyomène, quand vous vous rendrez dans l'inévitable Paris, passez par l'antique Phocée de France, et vous m'en direz des nouvelles !

Rubén Darío

Publié dans le journal la Nación, 8 janvier 1914, p. 4 avec la signature RUBÉN DARÍO